

LELO JIMMY BATISTA

ROBERT MITCHUM
L'HOMME QUI N'ÉTAIT PAS LÀ



capricci *STORIES*

LELO JIMMY BATISTA

ROBERT MITCHUM
L'HOMME QUI N'ÉTAIT PAS LÀ

capricci *STORIES*

DIRECTEUR Thierry Lounas
RESPONSABLE DES ÉDITIONS Camille Pollas
COORDINATION ÉDITORIALE Maxime Werner
CORRECTION Anne-Capucine Blot
CONCEPTION GRAPHIQUE Juliette Gouret

REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR À Patrick Brion pour avoir programmé les films, à mon père pour m'avoir permis de les regarder, à David pour les conseils, à Clovis pour le soutien, à Cléo pour tout ça aussi et le reste également.

© CAPRICCI, 2019
ISBN 979-10-239-0346-1
ISBN PDF 979-10-239-0348-5
ISSN 2679-7364
DROITS RÉSERVÉS

CAPRICCI - EDITIONS@CAPRICCI.FR - WWW.CAPRICCI.FR

6

L'HOMME INVISIBLE

14

ROULÉ EN BOULE
SOUS UN LIT CRASSEUX

24

C'EST TOUT DE MÊME FOU
QU'ON NE L'AIT JAMAIS
REMARQUÉ

36

LE CHAPEAU D'UN MORT

42

ROBERT MARSHALL

50

FAUX-SEMBLANTS

56

DÉTENU #91234

66

LE FANTÔME

78

DANS UN MUR DE FLAMMES

88

LE MAL ABSOLU

98

COMME UN VAGABOND
ENTRE DEUX TRAINS

106

155 CHEVAUX

114

L'HOMME QUI ÉTAIT LÀ

« J'ai très vite appris que lorsqu'on raconte une histoire plus excitante que la réalité, on fout la paix à la réalité. Et j'aime assez qu'on me foute la paix. »

ROBERT MITCHUM
MOVIELAND, 1948

« Toutes ces histoires sont vraies – l'alcool, la baston, les filles, tout. Inventez-en d'autres si ça vous chante. »

ROBERT MITCHUM
CHICAGO SUN-TIMES, 1969

L'HOMME INVISIBLE

Tout le monde ne parlait que de ses yeux. Durs. Froids. Aussi noirs et impénétrables que ceux d'un poisson. On aurait dit qu'ils avaient déjà longuement étudié la vie et qu'ils n'y avaient absolument rien trouvé de drôle. D'ailleurs, il ne riait jamais. Indifférent à tout. Figé dans une impassibilité marmoréenne. À peine venu au monde et déjà un désintérêt total pour l'existence. Il avait d'ailleurs presque réussi à s'en exempter. Quelques semaines après sa naissance, il avait fait une violente chute, sur la tête. Un médecin était venu l'examiner, après quoi il avait posé les mains sur les épaules de sa mère et lui avait annoncé, assez calmement, que le cerveau du nouveau-né était abîmé. *« Je le vois à ses yeux. Les enfants qui ont le cerveau endommagé*

ont ce regard. Un regard noir. Un regard d'adulte. »
Sa mère avait secoué la tête. « *Vous vous trompez, docteur. Ses yeux ont toujours été comme ça.* »

Ann Harriet Gunderson, elle aussi, avait le regard triste. Elle était originaire de Christiania, en Norvège. Son père, Gustav Olaf Gunderson, était capitaine. Il avait navigué sur l'Atlantique Nord et dans l'océan Arctique. 150 kilos. Un vocabulaire rudimentaire. Les mains grandes comme des moules à tarte. Un homme de légendes. La plus connue voulait qu'il ait survécu, seul, à un naufrage en haute mer en mangeant les cadavres de ses membres d'équipage. C'est comme si Ann portait sur elle tout le poids de cette histoire abominable. À la regarder, on avait l'impression qu'elle était toujours à deux doigts de fondre en larmes. C'est peut-être ce qui a séduit Jimmy Mitchum. Un dur à cuire de sang écossais, irlandais et indien, fraîchement enrôlé dans l'US Army, qu'on venait d'arracher à son sud rural pour l'affecter dans le Connecticut. C'est là qu'ils se sont rencontrés, Ann et lui. À la fête annuelle de New London, sur les quais. Il était drôle, charmeur, pas compliqué. Elle portait sa plus belle robe d'été. On était en juillet 1912 et moins d'un an plus tard, ils étaient mariés. Installés dans une petite maison à Bridgeport, au 476 Logan Street, où Ann donnait naissance, l'année suivante, à un premier enfant. Une fille, prénommée Annette – plutôt du genre à rire, elle. Le bébé aux yeux ternes, ce serait le suivant. Celui du 6 août 1917. Robert Charles Durman Mitchum.

Il y avait quelque chose d'inconfortable dans le regard de cet enfant. C'étaient les yeux de quelqu'un qui savait trop de choses. Peut-être voyait-il déjà venir les ennuis. Qui commenceraient à la fin de l'automne 1918. Alors que la famille est entassée dans un tramway, Jimmy remarque que le conducteur se livre à de discrets attouchements sur Ann. Il empoigne le frotteur, le balance par la fenêtre du tram et se jette sur lui, lui envoyant une mandale à faire éclater la tête d'un buffle avant de le transformer en rillettes sur le trottoir, devant les passagers horrifiés. Pour ne pas s'attirer d'ennuis, la famille déménage en catastrophe à Charleston, en Caroline du Sud, la région d'où est originaire Jimmy Mitchum. Il trouve très vite un travail au terminal ferroviaire qui est en pleine effervescence depuis la fin de la guerre. Mais en février 1919, alors qu'il termine une manœuvre sur une voie d'évitement, Mitchum se retrouve coincé entre deux wagons de marchandises. Il meurt écrasé, implosant littéralement sous le choc. Ann, accourue à la hâte, insiste pour tenir un moment son corps inerte dans ses bras. À même pas 25 ans, elle se retrouve veuve, avec deux enfants et un troisième en route – un deuxième garçon, John, qui naîtra en septembre.

La famille retourne à Bridgeport, où Ann veut tenter de reconstruire une cellule familiale. Après avoir subi les avances de son beau-frère, l'immonde Bill Tetreault, un catcheur à l'œil baveux dont s'est entichée sa sœur Gertrude, Ann finit

par rencontrer Bill Clancy, un journaliste originaire de New York, drôle, érudit – mais qui gagne en fait surtout sa vie avec la contrebande d'alcool. On est dans les premiers mois de la prohibition et Clancy ne fait pas que vendre illégalement du whisky à 70°, il en boit aussi, jusqu'à ce que le dégoût lui monte dans les os et fasse valser tout ce qui se trouve à portée de ses poings. Un soir, les yeux pleins de haine et d'un méchant tord-boyaux, il démolit la maison et tente de tuer Ann qui s'en tire de justesse et prend aussitôt la fuite avec les enfants. Elle abandonnera là ses rêves de famille modèle. Désormais, elle improviserait et prendrait les choses comme elles viennent. Elle ne serait jamais l'épouse parfaite qui s'affaire gracieusement dans la cuisine tandis que son mari fume la pipe dans le salon et que la marmaille cabriole sur un gazon fraîchement taillé. Elle n'attendrait plus rien de qui que ce soit. Ses enfants ne ressembleraient pas aux autres. Chacun se débrouillerait du mieux qu'il peut. Le rêve américain pouvait bien aller se faire voir.

Fatalement, les liens se resserrent entre eux. Notamment ceux qui unissent Robert à John, le petit dernier. Les deux garçons sont inséparables. Et développent un attrait commun pour les mauvaises blagues, les carreaux cassés et les nez qui saignent. John manquera de peu de mourir comme son père, pris en tenailles entre deux voitures. Bob, lui, passera à un cheveu de la noyade après être tombé dans un lac gelé. Mais une fois à

la maison, auprès de leur mère, les deux garçons se font plus calmes, timides même. Ann veut que ses enfants soient sensibles à l'art et leur fait lire des livres, écouter de la musique. Bob prend goût à la lecture et, très vite, se met aussi à écrire. Il invente des suites aux romans, qu'il rédige à la main sur les pages blanches à la fin des livres. Sur l'une d'entre elles, il dessine un homme en chapeau de cow-boy, avec des bottes, un cheval et un pistolet à chaque main. En légende, en majuscules, tracées au crayon de couleur rouge : « *C'est moi, Bob Mitchum* ». À l'âge de 6 ans, il se met à écrire des petites chansons et des couplets épars, qu'il conserve sous son lit, des fois qu'on vienne à se moquer – on est en 1923 et il n'y a pas encore d'études universitaires sur la musique populaire, qu'on considère volontiers comme tapageuse et vulgaire. Il crée même son propre journal, *The Gold Streak*, où se mêlent brèves fictives et courts poèmes. Malgré sa discrétion, Ann note sa petite affaire et, lorsqu'il s'éclipse, jette un œil à la liasse de feuilles soigneusement cachée. Fière et impressionnée, elle rassemble plusieurs poèmes et les emporte avec elle au *Bridgeport Post*, la gazette locale, où elle travaille comme relectrice.

Le journal a une rubrique dédiée aux enfants, qui paraît tous les samedis. Elle est rédigée par un ancien soldat de l'armée britannique, un vieux bonhomme très strict que tout le monde surnomme Oncle Dudley. Exaltée, Ann lui fait une description de son fils et de ses talents. Dudley,

touché par l'enthousiasme et la sincérité de Ann, lui promet de faire son possible pour publier quelque chose. Il n'aura pas vraiment à se forcer : les poèmes du gamin sont étonnants et l'un d'entre eux retient particulièrement son attention, « Poème de guerre » qui, dit-il, « *a su parfaitement capturer toute l'horreur et la sinistre réalité des combats* ». Il dédie une page entière aux poèmes de Robert avec, en médaillon, une photo du garçon prise dans l'allée devant la maison, debout, dans un manteau neuf aux boutons démesurés, coiffé d'une casquette légèrement rabattue vers l'arrière, en train de prendre des notes sur un cahier, l'air à la fois rêveur et appliqué. Il pourrait être en train de dessiner comme de s'escrimer sur un problème de mathématiques. De loin, on pourrait croire à un adulte. Un ouvrier chétif qui relève mécaniquement des numéros de série. Un serveur courtaud qui prend la 70^e commande de la journée. Une version tuberculeuse de Marlon Brando dans *La Fureur de vivre* en train d'écrire une note d'adieu à un monde qui ne le mérite pas. Ça pourrait être n'importe qui.

Du jour au lendemain, Robert Mitchum devient une célébrité à Bridgeport. On le compare à Nathalia Crane, une jeune poétesse de 10 ans qui fait alors le tour du pays à réciter ses textes dans un petit chasuble gris et vient d'écrire son premier recueil – *The Janitor's Boy*, publié en 1924. Ses professeurs sont impressionnés. Dans la rue, les gens le reconnaissent, le pointent du doigt. Des

inconnus l'abordent pour discuter et lui serrer la main. Mais Robert n'aime pas ça. Il n'aime pas ça du tout. « *Vous comprenez*, a dit un jour sa sœur Annette, *il n'écrivait pas pour attirer l'attention ou devenir riche. Il le faisait pour les mêmes raisons que vous respirez.* » Et il n'avait pas envie d'avoir à payer un supplément. Sourire à des inconnus. Serrer des mains. Surtout, il ne supportait pas que les gens sachent qui il était, qu'ils puissent se faire une idée sur lui. Qu'ils le voient comme quelqu'un de sensible, de vulnérable. Comme il était réellement.

Un soir, comme souvent, il lit, dans le salon, aux côtés de sa mère. *L'Homme invisible* de H. G. Wells. À un moment, il ferme le livre et pose sur sa mère un regard sombre, éteint. « *J'aimerais pouvoir faire comme lui. Prendre une potion et disparaître. Que plus personne ne puisse me voir.* » L'espace d'un instant, elle a revu dans la lumière du jour déclinant ces yeux dont on parlait tant à sa naissance. Durs. Froids. Aussi noirs et impénétrables que ceux d'un poisson. Les yeux de quelqu'un qui avait déjà longuement étudié la vie et qui était résolu à tout faire pour y échapper.